L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS SAMEDI MATIN, 10 NOVEMBRE 1883. 57me Année

Dufour, Bonner & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office of New Orleans, Le Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI, 10 NOVEMBRE 1883

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme douze feuilletons.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

Ventes qui ont lieu aujourd'hui, à la Maison d'encans St Charles, rue St Charles.

PAR JAS. PIGUINAULT—Elégante résidence en briques à deux étages rue Bourbon No. 89. Placement avantageux d'une propriété rue des Ursulines, No. 189, installée en boulangerie.

PAR SPEAR & ESCOFFIER.- Rue de l'Esplanade, grand morceau de terre, proximité des résidences de MM. Baldwin, Tête, Pike, Seixas, Carrière, Lanaux, Reiss, Philippi et Beugnot

PAR HOEY & O'CONNOR—Propriété dans le Cinquième District, coin des rues Première et Magnolia, résidence cottage rue Palmyre.

La filature de coton Chalmette.

(CHALMETTE COTTON MILLS.)

Voici donc trois grandes filatures bien installées, bien solidement établies, en pleine opération, à la Nouvelle-Orléans :

La filature Abraham & Lehman, la filature Maginnis et la filature Chalmette [Pancien Louisiana Cotton Mills] En venant de St-Louis à la Nouvelle-Orléans, en descendant le fleuve ; le première grande fabrique que vous apercevrez sur la rive, c'est une filature de coton—celle de MM. Abraham & Lehman. Si vous remontez le Mississippi, en venant des Jetées Eads, c'est encore une filature que vous voyez, tout d'abord, sur la Levée. la nouvelle filature Chalmette, dirigée par M. E. G. Ober.

Une pareille entrée promet, et le voyageur doit s'imaginer, qu'il va pénétrer dans une ville de fabriques, surtout s'il se rappelle que la Nouvelle-Orléans est, aux Etats-Unis, la grande métropole du commerce de coton.

Il n'en est rien. Il faut, de chaque côté, faire de deux à trois milles de plus pour en retrouver une autre, la troisième et dernière, que possède notre ville. Pourquoi donc n'en avons-nous pas dix, vingt du même genre? Et notre titre de métropole de la région cotonnière, la situation exceptionnelle que nous fait notre port, sur le plus grand fleuve du monde, ne semblent-ils pas nous commander de prendre le premier rang parmi les villes américaines où se fabrique le précieux textile?

En attendant qu'il en soit ainsi, s'il plaît à Dieu et notre génie industriel—s'exerçant—rendons justice à ceux qui ont pris les devants, tenté si heureusement l'aventure et lancé notre population dans la voie nouvelle.

Inutile de revenir sur les causes de la fermeture du Louisiana Cotton Mills, ouverte, pourtant, dans d'excellentes conditions, sous la direction de M. Péraillat. Il y avait plus de quinze ans que le silence et le désert y régnaient, et que la rouille y rougeait un magnifique matériel, venu d'Angleterre, quand MM. Ober, facteurs de coton, eurent l'idée d'y ramener le mouvement et l'activité. Ils achetèrent la fabrique, et formèrent une grande compagnie, au capital de $250,000.

Après quelques tâtonnements, comme il arrive toujours, en pareille circonstance, à la Nouvelle-Orléans, l'affaire a été lancée, et la fabrique est aujourd'hui en opération.

Voici les noms des Directeurs : MM. C. F. Hoffman, G. H. Oglesby, R. M. Womrsley, H. Woods, juge E. D. White, E. G. et Wm. A. Ober.

Le président est M. E. G. Ober ; le vice-président, M. C. F. Hoffman.

La compagnie a inauguré un nouveau système de transport du coton à la Nouvelle-Orléans ou à une filature quelconque. Elle a construit, dans la fabrique même, un grin house, une énorme bâtisse où fonctionnent plusieurs puissants moulins à égrener le coton. De vastes barges remonteront les cours d'eau, le long desquels sont établies les plantations ; elles y prennent le coton à l'état brut, tel, qu'il est sorti de la corbeille du moissonneur, encore garni de sa graine, et le transportent, à bas prix jusqu'à la porte même de la filature.

Ce système épargne les frais d'achat, d'entretien, de fonctionnement du moulin à coton, au planteur qui devient un simple agriculteur, un simple producteur, et peut, dès lors, consacrer tout son temps, tout son capital à l'extension, au perfectionnement de ses cultures. Le fabricant, de son côté, s'occupe de tout ce qui concerne la transformation de la matière première et la fabrication. Il y a mieux encore : Le coton n'a plus à passer par les mains de nous ne savons combien d'intermédiaires dont chacun le charge d'une imposition qui pèse, à la fois, sur le producteur et le fabricant. La réforme aura, croyons-nous, sur l'industrie cotonnière, de la Nouvelle-Orléans, les plus heureux effets.

Du deuxième étage, (3d floor) du grand moulin, part une immense portoise, ou plutôt, un ascenseur qui, supporté par d'énormes poutres, traverse toute la levée, incline vers le fleuve et descend jusqu'à fleur d'eau. La barge chargée vient se placer devant cet ascenseur ; deux ou trois hommes jettent en masse la matière première dans un récipient d'où l'appareil, mû par une puissante machine à vapeur, l'enlève avec une énorme rapidité, et le conduit jusqu'au deuxième étage du moulin. L'ascenseur peut ainsi enlever la valeur de 100 balles par jour. Une cinquantaine d'enfants reçoivent le textile à l'étage où il arrive, les jettent dans deux ou trois trous béants qui communiquent avec les machines à épincher fonctionnant à l'étage inférieur. La séparation de la graine et de la fibre faite, le coton est mis en balle, en attendant qu'on le livre aux machines qui doivent le tradaformer en étoffe.

La filature, située à une centaine de pieds de là, se compose de 3,500 broches et de 60 métiers.

L'ancienne filature Louisiana a été réparée, vernie à neuf ; des additions et des améliorations importantes ont été faites en matériel, et la fabrique peut aujourd'hui produire 6,000 yardes d'étoffe par jour.

A côté de la filature s'élève une fabrique d'huile. De puissantes machines ont été achetées ; elles peuvent donner 50 tonnes d'huile par jour. Enfin, avec les résidus, l'établissement fabrique un excellent engrais destiné à féconder nos plantations.

Les moulins, les métiers, les pressoirs sont mûs par une puissante machine à vapeur, de 200 chevaux, sortie de l'usine Corliss, de Providence, Rhode Island.

MM. Ober veut employer dans leur filature de 150 à 200 ouvriers et ouvrières, de tout âge, choisissant, de préférence, les personnes du pays et du quartier.

L'endroit où est établie cette fabrique si compliquée, est nécessairement vaste ; le terrain est élevé, il longe le Mississippi, dont il reçoit, en plein, l'air vif et pur. Il renferme de grands entrepôts ; il est allongé, de tous côtés, de chemins de fer, et, en face, sur les bords même du fleuve, un large quai a été construit pour les bateaux compliqués de l'usine.

On le voit—il s'agit ici d'une grande et belle entreprise, commencée sur une vaste échelle, habilement combinée, reposant sur un fort capital. Nous croyons que le succès sera plus éclatant et plus rapide encore que celui des fabriques Maginnis et Lehmann-Abraham.

L'EXPOSITION DE 1884 A LA NILE-ORLEANS — LES HÔTELS. — EN AURONS-NOUS UN DANS LE DEUXIÈME DISTRICT? Aurons-nous, à l'ouverture de l'Exposition, un hôtel de premier ordre dans le deuxième district de la Nile Orléans?

C'est là une question importante à résoudre.

Il faudrait, dans l'intérêt de tous, qu'elle fût résolue le plus tôt possible.

La question des hôtels est, en ce moment, l'objet de la plus sérieuse attention des propriétaires fonciers, des négociants et des industriels des quartiers situés au-dessus de la rue du Canal.

Nous ne sachions pas qu'elle ait été même mentionnée—si ce n'est dans les colonnes de l'ABEILLE—en deçà du grand boulevard.

Dans un de nos derniers numéros, nous parlions de l'hôtel St. Louis, édifice dont la réputation est nationale ; nous déplorions l'état d'isolement, presque de délabrement, dans lequel il se trouve—lui dont il serait facile de faire, en peu de mois, un des plus beaux établissements des Etats-Unis—mais nous n'osions exprimer l'espoir d'une renaissance, tant est profond le silence qui s'est fait autour de lui et semble devoir se prolonger indéfiniment.

Et, cependant, si un homme entreprenant, comme il s'en trouve dans notre métropole, ayant une longue expérience, fort de l'appui de ces capitalistes qui ont toujours l'œil fixé sur l'avenir, se présentait aux personnes directement intéressées au relèvement, à la prospérité du deuxième district, et leur demandait de le seconder dans ses efforts pour rendre notre vieil édifice plus splendide qu'il ne l'a jamais été—que lui répondraient-elles?

Aurait-il besoin de leur prouver qu'elles ont tout à gagner à la réouverture de l'hôtel? Nous ne le croyons pas.

Qu'il vienne donc, cet homme entreprenant, que nous appelons de tous nos vœux, et que la certitude d'un bon accueil suffirait, très probablement, à amener parmi nous.

Nous engageons les notables de notre district à peser ce qu'ils viennent de lire et prendre, sans retard, les mesures qu'ils jugeront convenables pour mettre le projet sur le tapis.

Nous extrayons de l'Industrial Review, publiée à Pittsburgh, Pennsylvanie, le paragraphe suivant, assez significatif, sur la lutte qui a lieu, en ce moment, entre l'Angleterre et la France, sur le terrain colonial et économique. On y trouvera la preuve que toute la Presse américaine n'est pas, comme on le prétend, hostile aux descendants de Lafayette et de Rochambeau :

Le gouvernement britannique, dit la Revue ne voit pas avec plaisir la France poursuivre sa politique coloniale actuelle ; elle n'ignore pas que la France introduira le système protectionniste là où elle s'établit, tandis que ce qu'il lui faut, à elle, c'est l'extension à outrance du libre échange. Or, le libre échange est menacé, si la France propage la protection au loin. L'Angleterre a déjà beaucoup souffert, elle en arriverait à prendre les armes, plutôt qu'de se voir enlever ses marchés par une puissance rivale.

Voici ce que dit un journal anglais à ce sujet :

" L'annexion de quelques nouveaux " territoires par la France a pour but " d'établir des liens intimes entre ces " territoires et la métropole, et d'exclure de leurs marchés les autres pays, au " moyen de tarifs prohibitifs. L'Angleterre faisant des affaires avec le monde " entier, il faudra bien qu'elle entre, un " jour ou l'autre, en lutte avec la France, " pour défendre ses intérêts. Afin d'éviter le conflit, s'il est possible, il serait " bon qu'elle demandât à la France jusqu'à quel point elle veut étendre ses " conquêtes dans le sens commercial, tout au moins."

Et la Revue ajoute :

A cela la réponse de la France n'est pas douteuse. Elle dira à l'Angleterre qu'elle n'a de compte à rendre à personne sur ce qu'elle a l'intention de faire ; et, en cela, elle est parfaitement dans son droit.

Exactly so.

Les nouveaux droits sur la laine n'affectent pas, sérieusement, l'importation des étoffes. Sur les tissus français, toute laine, les droits spécifiques sont élevés de 6 à 9 et ceux *ad valorem* de 35 à 40. Il y a une réduction de 60 à 50 sur les soies. La toile de lin ne paie plus que 35 *ad valorem*. Les allemands, grâce aux mélanges qu'ils établissent dans leurs tissus, parviennent à envahir bien des marchés, dont les produits écossais avaient, jusque-là, le monopole.

Il y a encore, en la possession de M. Wm. Ellery, Providence, Rhode Island, une courte-pointe en soie dans laquelle on jamais reposé qu'un Président des Etats Unis. Elle avait été faite à l'intention de Washington, dans l'intention qu'il reposât le Rhode Island; depuis lors, quand un Président passe une nuit dans l'Etat, on lui envoie cette courte-pointe, qui est destinée à faire le même service.

Il y a juste cent ans qu'a été établie la première diligence dans la Nouvelle-Angleterre. Elle faisait le service entre Boston et Hartford; il fallait quatre jours pour faire le voyage; le prix était de $10. Deux ans plus tard, les entrepreneurs étendirent leur ligne de Portsmouth, New Hampshire, à Savannah, Georgie. On avait fixé un tarif uniforme; il était de 3 sous par mille, et le voyageur pouvait porter avec lui un bagage de poids de 14 livres.

Des Médecins éminents de St Louis disent : "Le Cocoaine Liquid Blood Tonic est un article de détic très agréable et surtout très utile lorsque des toniques sont requis, attendu qu'on le tolère alors que d'autres formes de nourriture sont repoussées. Pour la Dyspepsie, les fièvres Algides, des Marais, Typhoïde, et toutes les maladies qui cessent généralement, son usage est des plus avantageux. Nous l'avons prescrit avec succès." J. H. Leake, M. D.; G. F. Cupp, M. D.; S. E. Parmele, M. D.; R. A. Vaughan, M. D.; Ben S. L. et J. C. Riedelet Wm Porter, M. D., et cent d'autres. (Souvenez vous du nom. Cocaïne. N'en prenez pas d'autres.)

La mort du juge Alcibiade De Blanc.

A l'heure même où nous prenons la plume pour remplir un bien pénible devoir, on scelle sans doute la pierre du tombeau de l'on vient de coucher le juge ALCIBIADE DE BLANC. Malgré nous notre pensée franchit la distance, elle se reporte vers la jolie bourgade de St Martinville dont il fut l'idole, et nous en voyons la population entière, recueillie, sombre, courbant le front sous l'un des plus cruels malheurs qui l'aient frappée, et suivant lentement, tristement le cercueil de l'homme qu'elle a le plus aimé, le plus respecté, et qui fut si digne de ce respect, de cet amour.

C'est le jeudi, 8 novembre, à 9 heures du soir qu'elle a subi cette perte irréparable ; ce deuil commencé d'hier, ce deuil, au vrai sens du mot, sera long. Bien des larmes ont coulé déjà ; bien des larmes couleront encore.

La mort fauche inexorablement dans les rangs de notre vieille population. On dirait que le destin veuille tout emporter de cet ancien type créole dont le juge ALCIBIADE DE BLANC était une des plus belles incarnations.

Ses ancêtres, gentilshommes français, dataient de plus d'un siècle dans la région des Attakapas, et l'héritage d'honneur que la famille se transmit de génération en génération, fut toujours à ses descendants portant ce nom fièrement ; mais aucun d'eux n'y ajouta autant de prestige qu'ALCIBIADE DE BLANC.

Né aux Attakapas, il idolâtrait ce pays qui lui rendit cet amour à plein cœur ; ce pays dont Longfellow fait dire par le Père Félicien dans le délicieux poème d'*Evangeline* :

"Beautiful is the land with its prairies
and forests of fruit trees ;
Under the feet a garden of flowers and
the breath of heaven
Bending above, and resting its dome
on the walls of the forest.
They who dwell there have named it
the Eden of Louisiana."

Ce fut bien, en effet, l'Eden de celui dont nous venons d'écrire le beau nom.

Lorsque la confiance de l'Exécutif déchu malséant la général ALCIBIADE DE BLANC à accepter les fonctions de Juge de la Cour Suprême, ce fut pour lui comme un commencement d'exil. Sans cesse il regrettait en chère petite ville natale ; c'est là qu'il aimait vivre, là qu'il était devenu homme, là qu'il avait grandi pour servir d'exemple, de leçon vivante à ceux qui l'entouraient. Toujours il revoyait en imagination, et comme une oasis qui appelle, qui attire—toujours il revoyait cette terre bénie où dorment les siens ; ces paysages riants, accidentés, pittoresques, ces bois embaumés et majestueux, ces vastes prairies aux couchers de soleil radieux, où le jour meurt si bien. Que de fois ne nous a-t-il pas dit—cet ami de quarante ans—la puissance d'attraction presqu'irrésistible qu'exerçaient sur sa nature de sensitive ses souvenirs du pays, des amis d'enfance, du clocher, de l'antique église, de vieux curé vénéré, le Père Jan, ce Breton des grands jours, qui fa dessert depuis un demi-siècle. Il avait la nostalgie du lieu de son berceau, la nostalgie de la vie de famille. Sa nature, de fer pourtant, était aimante au premier appel de l'Etat menacé, il avait, lui et ses fils, quitté tout cela. Quand la marée de la guerre battait son plein, montait, montait, il s'était vaillamment lancé dans la tourmente, et s'était vite gagné sur les champs de bataille le grade de général. Comment en eût-il pu être autrement ; il courait au devant des balles. Il alla chercher, pour ainsi dire, celle qui le frappa à Gettysburg.

La paix conclue, il accepta en toute sincérité les faits accomplis. Il regrettait peut-être le résultat, qu'il eût voulu tout autre, mais sa haute raison ne lui conseillait pas des résistances folles, vaines. Il ne se rattacha pas puérilement à un ordre de choses disparu ; il ne tenta pas l'œuvre impossible de réveiller les cadavres gisant au fond de ses chers souvenirs.

Hamlet, au cimetière d'Elsinore, peut bien, en regardant le crâne de Yorick, se rappeler les traits du jyeux pompagnon, mais il n'a pas le pouvoir de reconstituer un visage sur ces ossements.....

Seulement, lorsqu'un jour, au milieu de cette paix jurée, une tentative de violation du droite fut osée, DE BLANC se redressa contre elle de toute cette immense force de résistance qui se cachait sous sa frêle enveloppe et transparaissait parfois dans son œil si vif, plein de flamme. Il protesta contre des loupe qui, au moment s'étaient faite bergers, et déploya une énergie telle que quand les brutalités d'un régime militaire le menèrent prisonnier à la Nouvelle-Orléans, des enthousiastes de sa fière et courageuse attitude allèrent jusqu'à dételer les chevaux de sa voiture et à la traîner. On voyait en lui le citoyen invariablement prêt, à l'heure des écroulements, au sacrifice de lui même Une ovation pour le prisonnier, des sifflets pour ses juges.

Avocat, soldat, législateur, magistrat, —jamais ce caractère, tout d'une pièce, ne se démentit ; toujours ce fût le sentiment du devoir, si adéquat qu'il fût, qui l'anima. En cela c'était bien un intransigeant.

Comme un enfant s'attachait à sa personne dans cette paroisse de St-Martin dont il fut le tribun ardent et éclairé aux mauvais jours, le citoyen modeste et paisible aux jours heureux ; son influence y fût sans bornes, à vrai dire, et pourtant jamais il ne la fit servir à ses intérêts personnels. Jamais il ne vise aux emplois opulemment rétribués. Toujours le dévouement pur, sans arrière pensée ; toujours l'horreur et le mépris des trafiquants de la politique.

Une fois, on le répétons, ce fût à grand peine que le gouverneur Nicholls le décida à siéger à la Cour Suprême de la Louisiane qu'il honora comme toutes les carrières où il figura.

Un malheur affreux l'avait frappé—deux fils—deux espérances brillantes—perdus en quelques semaines. Le coup fût terrible ; il en fût abattu quelque temps. Mais vite il imposa l'apaisement à sa douleur ; d'autres étaient là devant lesquels il n'avait pas le droit des défaillances et des découragements. Néanmoins toujours quelque chose de père descend dans le sépulcre qui lui prend ses enfants....

Cette énergie, qui fléchit un instant devant ces deux cercueils qu'il vient de rejoindre, cette énergie lui revint entière. Il redevint le tempérament indomptable qu'il était. Energie vraie, continue ; il ne pensait pas les autres en danger ; s'il les leur signalait, c'était pour y courir le premier et en triompher.

Il s'absorbait dans sa profession ; il était tout à sa clientèle ; cependant il était facile de découvrir en lui un fond d'artiste. Son être concentriquement impressionnable était touché par le beau, quelle qu'en fût la forme ; il comprenait les arts, parce que le cœur occupait chez lui une place immense.

L'ambition n'entra jamais dans son cœur. Il y a quelques mois la voix publique le désignait comme l'un de ceux qui étaient dignes d'arriver aux fonctions de gouverneur ; il refusa spontanément cet honneur, se faisant bien comprendre que n'étant là un refus sans retour. Il était mal à l'aise dans le milieu de la politique ; quand les nécessités de la situation et sa haute position sociale l'y entraînaient, ce fût toujours pour faire entendre des paroles sages, patriotiques, pour agir en modérateur, soit à la Chambre, soit dans les assemblées publiques.

ALCIBIADE DE BLANC était dans sa soixante-deuxième année ; mais, malgré toutes les agitations de sa vie, malgré la faiblesse apparente de sa constitution, il avait conservé bien de la verdeur encore ; les dans, les enthousiasmes de ses jeunesses survivaient aux années accumulées. Nature sympathique, exubérante, énergique enfin entre toutes, celui-là eut vécu bien longtemps, si la force de volonté pouvait faire vivre.

Son oraison funèbre sera prononcée aujourd'hui à la Cour Suprême par l'honorable juge R. H. Marr.

Hier le juge White, qui fût l'un de ses collègues à la Cour Suprême, lui rendait un hommage éloquent et dans devant l'une de nos cours, et obtenait l'ajournement de celle ci en mémoire du citoyen perdu. Les autres Cours ont suivi cet exemple.

Cet hommage sera répété dans toute la Louisiane. Partout il aura son douloureux écho ; partout on dira, en écrira qu'un grand deuil atteint l'Etat qu'aimait si passionnément ALCIBIADE DE BLANC.

Mais nulle part ce deuil ne sera aussi profond qu'à St-Martinville. Là est la blessure cruelle, longue à se fermer. Il en fût toujours l'ami, le conseiller, l'appui. A la voir parcourir la gentille petite ville, on eût dit que toute cette population lui était une famille. Sur son passage ce n'étaient toujours que témoignages d'affection, de vénération.

Tous comprenaient, et se rappelant le passé long et militant d'ALCIBIADE DE BLANC, qu'ils étaient les débiteurs de cet homme de cœur et de tête, dont la vie était si bien remplie. Bien avant que l'âge justifiât ce titre, c'était le patriarche de l'endroit : rien ne s'y projetait sans qu'on le consultât, sans qu'on entendît sa parole chaude et affectueuse.

A cette heure où la mort a fait son œuvre, il nous semble revoir là bas, au bout de la grand'rue, la maison joyeuse et hospitalière d'autrefois, où nous aimions à entrer. Le maître était là sur le seuil, pour vous accueillir d'un sourire, d'une étreinte cordiale. Il était heureux de vous faire pénétrer dans ce nid charmant des siens ; heureux de vous donner place au foyer de la famille, complète alors.....

Elle avait une physionomie attirante et douce, cette maison, comme celle de l'hôte. Quand on en avait franchi la porte, grande ouverte comme les cœurs, on s'y sentait enveloppé d'une atmosphère de bien-être ; on éprouvait la charmante impression du home.

C'est qu'en effet tous les bonheurs étaient entrés là. Tout les y appelait aussi.

Hélas! ils s'en sont allés, un à un, dans ces ombres implacables que nul ne peut franchir pour revenir à ses aimés.

Que de places à tout jamais vides! On ne rit plus dans ces murs, silencieux aujourd'hui, si bruyants de rires autrefois ; où tant de jouissances furent goutées, savourées. Radieuses clarités éteintes pour jamais!

Et cependant le dernier qui vient d'en partir, méritait tant de vivre.....

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE St-CHARLES.—Belle salle hier pour la seconde représentation de *Faust*, et succès marqué sur toute la ligne pour les artistes, l'orchestre et les chœurs.

Nous ne saurions en être surpris ; la troupe de M. Duff est certainement la meilleure compagnie lyrique que nous ayons eue ici, depuis bien des années du moins, sur la scène américaine. On y compte des éléments de valeur, et tout cette petite légion, marche avec un excellent ensemble. Mmes Emma Jach, Sara Brston, Rosa Cock, MM. Campobello, Sweet et Phelps ont été très chaudement accueillis. Les vieilles dans déjà dans les meilleurs termes avec notre public. *Faust* se répète aujourd'hui en matinée. Si vaste que soit la salle du St Charles, elle contiendra malaisément le public qui s'y portera.

Ce soir *Patience*, avec une très bonne distribution.

GRAND OPERA HOUSE.—Deux représentations aujourd'hui au Grand Opera House, les deux dernières de M. J. T. Raymond, dans la comédie *The Rocket*. Nous n'avons plus à parler du talent de cet artiste ; il jouit d'une réputation solidement assise ; il n'est ici personne qu'il vient de passer parmi nous, qui ne sache qu'on jouer à son renom. A un pareil comédien on doit des acteurs flatteurs ; il les aura, nous n'en pouvons douter.

Sa tournée a été choisie avec tact ; elle le seconde très habilement.

Demain matin *The Planter's Wife*, dont les rôles principaux seront tenus par Mlle Emma Rigl et M. Harry Leoy, appuyés d'une troupe qui nous arrive fortement recommandée de toutes parts, presse et public.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—M. Sol Smith Russell, que les directeurs se disputent—et nous le comprenons facilement—nous quitte demain. Il fera ses adieux aujourd'hui en Matinée et en soirée : *Edgewood Folks*.

—Mlle Maude Granger, un *star* de la pléiade américaine, inaugurera demain son engagement d'une semaine par le drame très pathétique intitulé "*Her Second Love*". C'est le meilleur qu'ait écrit l'écrivain et comédien, M. John Q. Stevens, habitué depuis longtemps à un double succès d'auteur et d'acteur.

THEATRE FARANTA.—Matinée et soirée aujourd'hui, au Pavillon de la rue d'Orléans. Programme coupé et varié. Entrée 10 cents.

La *République Française*, du 26 octobre :

On sait que M. Harison a récemment consulté les chambres de commerce sur l'opportunité et le mode d'organisation et d'administration de musées commerciaux analogues à ceux qui existent en Angleterre et en Hollande.

Dans sa dernière séance, la chambre de commerce de Paris s'est occupée de cette intéressante question.

Par suite de l'importance même du projet, l'assemblée, tout en adoptant le principe de ces créations, a décidé qu'elles devraient faire l'objet d'une étude spéciale et approfondie, en raison de la nécessité d'alimenter les futurs musées commerciaux d'échantillons souvent renouvelés aux lieux mêmes de production.

Le *Temps* de Paris, du 25 octobre :

Un journal russe, le *Nouveau Temps*, commence à la reprise des travaux parlementaires en France un important article ; après avoir dit que notre pays est entouré de voisins qui lui sont ouvertement hostiles, le *Nouveau Temps* envisage la cas probable où notre diplomatie, aidée par notre flotte, remporterait de nouveaux succès en Orient. C'est là, observe-t-il, un problème difficile et dont la solution obscurcit encore l'avenir pour que les partis politiques français laissent au gouvernement l'initiative dont il a besoin pour agir et l'autorité que la confiance de l'Parlement peut seule lui donner. Nous enregistrons ces commentaires sans aucune réflexion.

Pour parfaire les vêtements et à toile, dédie faites-les avec la "Glenn's Sulphur Soap.

Les "Fèbre's Tonchaste Bitters" guérissent les maux de dents sans opiums.

Le Rappel Louisiana, paroisse St-Jacques, du 6 novembre :

Décidément il faudra compter cette année parmi les mauvaises, en tant qu'il s'agit de la canne à sucre. Le rendement sera plus que médiocre, la moyenne, par arpent, ne dépassant certainement pas cinq cents livres.

Il est vrai qu'il y a de rares cannes perçant-là qui ont donné jusqu'à deux mille livres l'arpent ; mais l'exception n'établit pas une règle.

Les efforts de nos planteurs n'auront donc abouti cette année qu'à ne pas perdre de l'argent et à joindre les deux bouts, comme on dit ici.

En 1884 ils recommenceront avec autant de courage que jamais et obtiendront un meilleur résultat, espérons-le.

Le sucre est généralement beau par exemple, et il faut accepter cette bonne de consolation.

—Hommes d'entreprise avant tout, gens nous pour la fabrication du papier, en utilisant la bagasse, qui est le résidu de la canne après que le jus en a été extrait.

Le procédé est connu, l'expérience a été faite déjà et le succès ne nous paraît pas douteux.

Aussitôt que l'une aura en opération, nous pourrons nous y approvisionner au lieu de nous adresser en ville.

La maison Solari, 22 rue des Magasins et 68 rue Commune, annonce qu'elle a à vendre en débarquement un grand choix de raisins, pâtes d'Italie, champignons, fromage, vermouth, sardines, &c., et un grand nombre d'articles dont l'énumération serait trop longue.—*Voir Pannonce.*

Hornford's Acid Phosphate

Pour les nerfs affectés.

Le Dr C. A. FERNALD, de Boston, Mass., dit : Je m'en suis servi dans des cas de nerfs affectés avec d'heureux résultats, surtout dans des cas où les nerfs sont agacés par l'effet toxique du tabac.

Plusieurs dames influentes de notre ville, ayant appris que l'Hon. Charles Gayarré avait l'intention de vendre les tableaux et objets d'art qu'il possède depuis de longues années, lui ont adressé la lettre suivante :

A l'Hon. Chas. Gayarré.

Nous, soussignées, formées en comité, pour représenter vos amis et vos nombreux admirateurs, apprenant que vous désirez vous défaire d'une collection de tableaux, de lithographies, d'objets d'art, et persuadées qu'il est impossible de le faire, dans une vente publique, sans les sacrifier complètement ; nous avons résolu d'obtenir votre consentement pour en disposer, à votre bénéfice, d'une façon privée et le plus avantageusement possible.

En attendant une réponse veuillez agréer, monsieur, l'expression de nos sentiments distingués.

COMITÉ EXÉCUTIF.

Françaises.	Américaines.
Mmes A Baldwin.	Mmes J Martin.
O Carrière.	Pat Kelly.
J A Aigé	J D Miller
J Augustin.	S Delgado.
A Roch.	Gayle Aches
E Carrière.	Abbe Settes.
A Schreiber.	G Kohn
C N Wogan.	E A Burke
J M Seixas.	Judge H wn
C Lafitte.	Dr Halwell.

M Ch. Gayarré a répondu par la lettre suivante :

Nouvelle-Orléans, 8 novembre 1883.

Mmes F. L. Miller, A. Baldwin, S. Delgado, O. Carrière et autres, formant le comité exécutif :

Mesdames,

Les regrets que j'éprouvais, en me voyant forcé de me séparer de peintures et d'objets d'art qui m'étaient chères, moins encore à cause de leur valeur intrinsèque, qu'à cause des souvenirs qu'elles me rappelaient de temps plus heureux, ont fait place à un sentiment bien légitime d'amour-propre et de profonde gratitude, quand j'ai reçu la lettre si délicate que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, en date du 7 courant.

La formation spontanée de votre comité exécutif est une preuve bien puissante de l'estime et de la sympathie dont je suis l'objet de votre part. J'en ai éprouvé une de ces émotions qui ne s'oublient jamais.

Je vous remercie cordialement de votre généreuse sollicitude à mon égard, et j'ai l'honneur d'être, avec respect et reconnaissance, votre très obéissant serviteur,

CHARLES GAYARRÉ.

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis le Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouge et blanc de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portos de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en renom.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvre, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Raisins, Pâtes d'Italie, Champignons, Fromages, &c.,

EN DÉBARQUEMENT.

2500 boîtes Raisins de Malaga.
25 sacs Amandes, 1er choix.
10 caisses Fruits au Jus.
200 do Vermouth de Turin
100 caisses Anisette de Bordeaux.
70 caisses Curaçao, Bénédictine, etc, etc.
100 do Eau de Fleurs d'Oranger.
10 do Opo en Liqueur d'Espagne.
500 do Micaroni et Vermicelli.
60 boîtes Fribane Huile Vierge de Lucca.
5 caisses Filets d'Anchois au Sel.
50 do Champignons de Paris.
50 do Fromages de Hollande.
5 caveaux de Fromages de Gruyère.
200 caisses Sardines, GUILET.
25 do Pimente ou Piment Rouge.
Lazas Epps, Quinine de Coa, Extrait de Viande de Liebig.

A vendre par A. M. J. SOLARI,
22 rue des Magasins, 68 rue Commune.

Avis aux consignataires.—Avis : Le vapeur français le "PARIS", venant du Hâvre, d'Anvers et Bordeaux, commencera le déchargement de sa cargaison, aujourd'hui, SAMEDI, à une heure P. M., au poteau No 49, Quatrième District.

Les consignataires sont priés de faire leurs entrées en douane, et de s'occuper de la réception de leurs marchandises, autrement, elles seront entrées en magasins à leurs frais et risques.

Aucune réclamation ne sera considérée à moins que les avaries n'aient été constatées au moment de la levée avant la livraison de la marchandise.

Il est nécessaire de se munir d'un ordre pour retirer les marchandises du bord, lequel sera livré sur le paiement du fret.

FORSTALL, CLAYTON & Co., Agents.
No 176 rue Common.

10nov—3t

A vendre
A BON MARCHÉ,

UN lot de vieux journaux bons pour envoyer le paquet envoyée à domicile par les enfants. S'adresser au bureau de l'ABEILLE. 10 nov—

Louisiana Gas Company. 76 Barone. —A l'élection annuelle de cette Compagnie, le 5 novembre.

MM. F. P. Martinez MM. Jno. B Lallande,
Jos. A. Hincks, A. C. Landry,
Ed F. Stockmeyer, W. G. Vincent,
B. Beer,

ont été élus Directeurs pour l'année courante

Et à la réunion de la Direction, le 7 novembre, M. W. G. Vincent a été nommé Président, M. A. C. Landry, Vice-Président et Surintendant-Général, et M. Edgar Hincks, Secrétaire.

EDGAR HINCKS,
Secrétaire.

9nov—3t

Avis aux entrepreneurs et propriétaires.

ANTOINE CHEVALIER, ouvrier ciseleur, 25 Toulouse, se charge de toutes sortes de travaux en ciseaux sur prix les plus modérés ; et chef ouvrier de la maison "Vicat", de Grenoble, des Compagnies de mines et chemins de fer français. Recommandé par l'ingénieur du Pont. F. de Lesseps.

6nov—4f

Perdu ou volé—Un certain BON en BILLET signé de Joseph Leblanc, daté du 3 octobre 1883, pour la somme de deux cent quatre-vingt-deux piastres ($285). Il est du dit Bon en Billet ayant été arrêté, le public est prévenu de ne pas négocier le dit Billet.

J. PHILIPP PAULUS,
No 16 rue Dumaine,
Nile-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, 19 OCT. 1883.

L'intérêt d'Alexandre Reisher dans la maison de Maher & Reisher, 171 rue Tchoupitoulas, cesse dès ce jour ; James G. Maher demeurant les dettes et les obligations.

JAMES R. MAHER,
A. REISHER.

1er nov—1710

Académie de Musique
DE BIDWELL.

SAMEDI, 10 NOV.
SOL SMITH RUSSELL
— DANS —
"EDGEWOOD FOLKS."
MATINÉE A MIDI. LE SOIR A 8 HEURES
10 nov—1f

Académie de Musique
DE BIDWELL.

Commençant DIMANCHE, 11 Nov.
Finissant DIMANCHE, 18 Nov.
Matinées MERCREDI et SAMEDI.
La charmante et distinguée étoile
MAUDE GRANGER
Dans le rôle de OLGA (créé par elle) dans le dernier drame à succès, en 4 actes, intitulé
HER SECOND LOVE,
(Ecrit par John A. Stevens) ;
Et secondée par la compagnie la plus complète voyageant.
Lundi, 19 Nov—THE NAJAH, avec la Compagnie de Madison Square Theatre.
10 nov—

GRAND OPERA-HOUSE.

Samedi, 10 Nov,
Dernières représentations de
M. J. T. RAYMOND.
Matinée à midi. Le Soir à 8 h.
"THE ROCKET."
10 nov—1f

GRAND OPERA-HOUSE.
RUE DU CANAL.
(Entre Bourgogne et Dauphine.)
D. BIDWELL.....Directeur
Pour une Semaine Seulement—Commençant
DIMANCHE, 11 Nov., et
Matinées Jeudi et Samedi.
La pièce américaine la plus complète qui ait jamais été jouée.
The Planter's Wife,
Mlle Emma Rigl, M. Harry Leoy
Et un nombreux personnel.
Superbes toilettes ! Magnifiques mises en scène !
Entrée à la Galerie rue Bourgogne—Lumière électrique.
Dimanche, 18 novembre—The Silver King
Continuation 10 nov—

Briqueterie des Planteurs.

Briques expédiées par les chemins de fer "Morgan, La & Texas" et "Pacific" et par des chalands sur le Fleuve. Adresser les commandes par la poste 127 de la "Mechanic Dealers & Laborers Exchange" Nouvelle-Or